

La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

Of course

Les français sont d'une espèce cruelle, c'est une chose notoire. Ce qui m'est arrivé cette année là doit pourtant nous inciter à mesurer nos propos, et je souhaite que le récit que je vais faire de cette aventure, s'il ne sort pas des limites de notre club, puisse alimenter notre réflexion sur les capacités de ce peuple à éprouver des sentiments de nature humaine.

- Lord Ardisson, vous connaissez les règles de notre cercle. Hormis les déclarations susceptibles de porter atteinte à la gloire de Dieu ou l'honneur de la Reine, excepté les affirmations propres à glorifier la gent féminine et roturière, la parole est ici libre pour chacun d'entre nous, et le secret assuré pour l'éternité. Quand à la perception que nous puissions avoir de nos voisins d'outre-manche, je crains que vos espérances ne soient guidées que par la fraîcheur des émotions que vous avez ressenties. Vous verrez, avec l'âge, on prend de la distance.

J'étais fixé. Le Prince André en peu de mots avait établi le cadre de ce qu'il m'était permis d'évoquer, et si j'en sortais quelque peu, il me faudrait en fin de récit placer une ou deux phrases pour rétablir au rang de fiction toutes mes affirmations et conforter cette assemblée de vieux débris dans leurs certitudes séculaires.

Je ravalais aussitôt toutes mes vellétés de narration et convins que la chose méritait réflexion. La soirée s'acheva autour de méditations à propos du port de la redingote par les bourgeois et autres assertions sans intérêt sur l'importance de la coloration des perruques lors des audiences judiciaires. Si, comme le rang de ma famille l'exige, j'ai continué depuis plus de trente ans à payer mes cotisations, ce fut la dernière fois que je fréquentai cette sinistre assemblée.

Il faut pourtant que tu saches, fillette, le monde n'est pas tout à fait ce que tu en perçois. Il n'y a pas d'un côté les gens bien-nés vivant dans un des châteaux de notre belle Angleterre et de l'autre des vauriens plus ou moins barbares et étrangers. Les sentiments les plus nobles peuvent éclore dans le cœur de tous les hommes, et même de toutes les femmes, quelque soit leur condition sociale, leur fortune ou la culture dans laquelle ils évoluent.

Cette histoire remonte au tout début du siècle. J'étais jeune à l'époque, et seules m'intéressaient les escapades que je pouvais faire à bord de mon petit aéronef. La politique, la chasse, les femmes, le jeu, toutes choses qui passionnaient mes amis, ne m'apportaient que peu de plaisir et me plongeaient rapidement dans un ennui profond. Je me cantonnais habituellement à de petites promenades au dessus des îles de la Couronne Britannique, même s'il m'arrivait parfois de faire quelques incursions au dessus du continent. Les références aristocratiques de mon immatriculation m'assuraient un laissez-passer dans la majeure partie des zones aériennes d'une Europe pourtant déchirée par les conflits civils et sociaux.

J'avais cette fois là décidé de m'aventurer plus loin, au dessus d'une zone dont j'avais entendu parler à propos d'un peuple qui s'était isolé et s'était organisé autour du transport aérien.

- Mais Grand-Père, c'était avant que vous ne rencontriez Grand-Mère ?
- Ne sois pas si impatiente. J'y viendrai.

C'était il me semble, un mois d'août. La chaleur était intense, et malgré les entrées d'air maritime, il ne faisait pas bon se promener en dehors des épais murs de notre demeure familiale. J'étais resté cloué au sol par une interdiction parentale, et à l'époque, on ne plaisantait pas avec la parole du chef de famille. Mais la tentation était trop forte.

Un soir, en grand secret, je me suis rendu au terrain d'aviation qui se situait en ce temps là à l'extrémité nord du jardin à la française. J'avais réveillé John Mc Cormic, le mécanicien irlandais qui s'occupait de mon appareil, et nous nous étions mis au travail afin de préparer le petit avion pour une traversée que j'estimais de quelque durée. Pas question de rentrer après quelques heures de navigation. Je savais que la faute était grave et que la sanction serait à la hauteur. Il fallait que le jeu en vaille la chandelle et je partais donc sans même savoir si je reviendrais un jour.

Le feu de la jeunesse. Je n'avais même pas prévu qu'il me faudrait manger, me vêtir, trouver un endroit ou dormir, et même que j'aurais

éventuellement besoin de quelque monnaie pour refaire le plein de l'appareil puisque j'envisageais de partir assez loin. John avec son bon sens populaire et une générosité que je ne soupçonnais point pourvut à ces menus problèmes. Je n'imaginai pas comment il me serait possible d'endosser d'aussi frustes habits ni même comment avaler des mets qui n'étaient ni cuisinés ni présentés, mais je perçus vaguement et pour la première fois qu'il existait autre chose que ce monde aseptisé et codifié dans lequel j'avais vécu depuis près de trente ans.

Le petit mécanicien pour sa part, malgré l'importance du sacrifice qu'il venait d'accomplir, ne montrait aucune émotion et n'attendait aucun remerciement. Il devait pourtant évaluer assez précisément les ennuis qui l'attendaient et dont je n'imaginai même pas qu'ils puissent exister. C'est en mettant le contact que je réalisai soudain qu'il mesurait une bonne tête de plus que moi et que je lui rendais presque dix ans. Quand les roues quittèrent le sol et que les rampes d'éclairage de la piste s'éteignirent pour ne pas donner l'alerte de mon départ, je compris que je n'étais qu'un tout petit gamin et lui un grand bonhomme.

2

La traversée du Channel fut comme à chaque fois un enchantement. Au dessous, deux mille pieds plus bas, les cargos se succédaient dans une file ininterrompue sur le rail. La radio des côtes françaises prit rapidement le relais des douanes britanniques, et comme ma disparition de la demeure ancestrale n'avait pas encore été signalée, aucun mot n'était assez mesuré pour marquer le respect dû à ma naissance. Passé les premiers faubourgs de Calais, j'obliquai rapidement vers le sud et pris de l'altitude. La suite du voyage se déroula à près de dix mille pieds, en pilotage automatique, rythmée par la succession des accents lors des passages de zones de contrôle.

C'est après Clermont Ferrand que les choses se gâtèrent. Le contrôleur qui me suivait depuis mon entrée dans la plaine de Limagne se mit à me questionner sur mes intentions pour la suite de mon vol, et avant de passer la main aux autorités militaires qui assuraient la couverture suivante, il crut bon de me signaler que le survol des espaces aériens situés plus au sud était problématique et soumis à autorisation. Son « good luck » à la

française fut cependant très chaleureux et la transition en fut d'autant plus brutale.

Le contrôleur militaire qui prit le relais, sans même prendre la peine de moduler en langage international, m'intima l'ordre de faire demi-tour et de me poser sur l'aérodrome local. Comme je discutais la consigne, il se mit en colère et me connecta sur un supérieur qui lui ne prit que le temps de me répéter l'ordre avant de me menacer de représailles.

- Il ne vous aurait pas tiré dessus grand-père !
- Ce n'aurait pas été le pire !

En entendant cette voix rauque et mal-aimable, j'en imaginai déjà une autre : celle de mon père. Me rendre aux demandes de l'officier français, c'était me retrouver vingt-quatre heures plus tard devant le tribunal familial, et malgré mes vingt-six ans passés, j'étais sûr de la sanction. En ce temps là, tant que l'autorité du père de famille s'exerçait, les châtiments corporels avaient cours, ainsi que les humiliations publiques afin d'asseoir l'autorité paternelle et de ramener les brebis égarées dans le droit chemin. En un mot, j'étais bon pour cinquante coups de tresse d'osier, les fesses nues, sur le perron du château, devant toute la population du village.

Il n'en fallait pas plus pour me pousser à l'irréparable. D'un geste j'arrachai la fiche d'alimentation secondaire qui commandait les feux, la radio et le transpondeur, dissimulant ainsi mon avion à la vigilance des autorités. Comme je savais qu'ils allaient réagir sans délais et que les radars auraient tôt fait de me retrouver, j'accomplis la seconde manœuvre nécessaire pour me mettre à l'abri en plongeant délibérément vers le sol. Il me fallait voler en « rase-mottes » (en français dans le texte).

C'était un exercice que j'affectionnais particulièrement et dans lequel j'excellais. A la différence près que jusqu'ici, je l'avais toujours effectué de jour dans des paysages que je connaissais depuis ma plus tendre enfance. Hors là, non seulement je n'avais aucune idée de la nature du relief, mais je ne savais même pas à quelle altitude je risquais de rencontrer le sol. Mes instruments ne m'étaient donc d'aucune utilité. De plus, le black-out imposé aux autochtones ne me laissait aucun repère au milieu d'une nuit sans lune. C'était une véritable tentative de suicide.

Grâce aux légers reflets d'un petit lac, je pus cependant éviter la collision fatale et redresser à quelques centaines de pieds de la surface. Je mis résolument cap plein sud et je réduisit ma vitesse autant que c'était possible, à la limite du décrochage. Il était temps ! Au dessus de moi, le

ballet des chasseurs à réaction avait commencé, et je savais que la moindre prise d'altitude ferait de moi une proie idéale.

Cela se passa mieux que je ne l'avais prévu. Mes yeux se sont vite habitués à l'obscurité et la silhouette noire des montagnes me servit bientôt de guide. Le trajet pour autant devint moins évident puisqu'il me fallait suivre des vallées dont j'ignorais le nom et même l'endroit où elles finissaient. Quand le jour se leva, mon inquiétude augmenta très vite avec la luminosité. Bien sûr, certains que je m'étais écrasé quelque part dans la forêt, les avions de chasse avaient abandonné leurs poursuites. Mais ma jauge d'essence commençait à lancer des signes d'alerte inquiétants, et aucun terrain digne de ce nom ne se profilait à l'horizon.

Partout autour de moi, la forêt moutonnait en suivant le relief escarpé des montagnes. Ici ou là, une portion de route envahie par la végétation me renvoyait une petite image grisâtre, mais jamais plus de quelques dizaines de mètres de longueur, sur une largeur généralement insuffisante pour un atterrissage, fut-il d'urgence.

Ce qui devait arriver s'est finalement produit et les premiers toussotement du moteur sacrifièrent les quelques dizaines de pieds d'altitude que j'avais gardé pour assurer ma sécurité. J'avais souvent pensé à cette situation, mais c'était vraiment la première fois que cela m'arrivait à basse altitude. Sans trop y croire, j'enclenchais la tirette de la réserve et le moteur repartit alors que les roues effleuraient la surface de la rivière. Au risque de me faire repérer, j'utilisais le peu d'essence qu'il me restait afin de reprendre deux mille pieds et émerger au dessus des crêtes. J'espérais découvrir une quelconque zone légèrement moins hostile, et mon souhait fut exaucé.

Au moment où le moteur rendit ses derniers hoquets, d'anciennes mines de charbon en découvertes firent leur apparition, à la limite de la portée de l'avion en vol plané. La manœuvre requit toute mon attention, et même si à l'arrivée, la planéité du terrain laissait à désirer, pour la première fois depuis des heures, je ressentis un sentiment de soulagement.

Le contact avec le sol fut rude. Des blocs de pierre abandonnés à la fin de l'exploitation de la mine jonchaient le semblant de piste et la roue avant qui ne supporta pas longtemps ce traitement se replia sous sa fourche, précipitant le nez de l'avion dans les cailloux. Pour le coup, j'étais arrêté.

L'inventaire des dégâts ne me surpris pas quand je descendis de l'appareil : Train avant brisé, hélice cassée, aile gauche déchirée et bien

d'autres menus détails dont chacun d'entre eux aurait interdit la moindre tentative de décollage.

3

Autour, c'était le grand silence. La seule carte dont je disposais manquait singulièrement de détails et datait d'avant les troubles qui avaient secoué la région. Pour tout dire, elle mentionnait même la présence de routes et de voies ferrées en service, toutes choses qui selon les évidences avaient été rendues à la nature. Et vu la façon dont j'étais parvenu jusqu'ici, l'intervention des autorités n'augurait rien de bon.

Avec le jour, la pluie avait commencé à tomber. J'évaluais les possibilités de me sortir de cette situation délicate, mais la palette des solutions ne m'enchantait pas. La radio, si j'avais eu l'intention de m'en servir, avait échappé à son logement pour venir se fracasser sur le tableau de bord, rendant inutilisable la majeure partie des instruments. Il fallait renoncer à repartir par les airs. Autour, au delà de la zone minérale que la végétation n'avait pas encore réussi à investir, c'était une jungle inextricable, une jungle à l'européenne, une forêt qui me faisait peur et qui ne ressemblait en rien à nos paysages anglais bien domestiqués.

Ne pouvant compter ni sur moi ni sur les autres, je commençais quelque peu à sombrer dans le découragement. J'essayais de remettre un peu d'ordre dans le cockpit de l'appareil quand je tombais sur la musette que John m'avait préparée. L'épais chandail de laine qui se trouvait sur le dessus fut le bienvenu. Je passais outre l'odeur de lessive bon marché qui en émanait et l'enfilai aussitôt par dessus ma tenue de vol.

Puis j'ouvris le petit sac qui contenait des vivres dont j'imaginai tout de suite qu'il devraient me permettre de tenir plusieurs jours. J'ignorais cependant la manière de les consommer. C'était à vrai dire la première fois que je voyais un pain non tranché, et je mis un certain temps à identifier ce que pouvait être cette boule grise. Je ne sais toujours pas ce que contenaient les autres aliments que j'ai ingurgité ce jour là, mais passé le premier mouvement de répulsion, ils furent rapidement un élément de réconfort.

- Mais en fait, Grand-Père, toute cette nourriture, ce n'était pas du poison ?

- Non fillette. C'est ce que mangent les gens du peuple chez nous. En fait, ce n'est pas si mauvais, mais c'est présenté d'une telle façon et l'odeur est souvent si forte qu'il faut bien du courage pour les consommer. Enfin, c'était ce que je pensais à l'époque. Depuis, j'ai mangé chez les français...

Je devais être très fatigué car je me suis endormi sur le siège dans l'avion posé de travers sur son aile. Le bruit de la pluie sur le plexi m'a sans doute bercé, et je ne me suis pas inquiété des éclairs qui illuminaient les environs en faisant grand bruit. Il devait être près de midi quand je me suis réveillé et le soleil de retour transformait l'habitacle en un véritable four. Je me suis réfugié sous le fuselage pour profiter de la seule zone d'ombre qui ne soit pas hostile.

Je ne lâchais pas des yeux la lisière. J'étais persuadé que le danger viendrait de là. Je réalise aujourd'hui que ce qui me paniquait le plus, c'était l'inconnu. J'imaginai toutes sortes d'animaux pouvant surgir de cet enfer vert qui m'entourait à moins de cent mètres de mon appareil. L'imprévu surgit pourtant d'ailleurs.

C'est le bruit qui me parvint le premier. Un bruit de moteurs. Plusieurs appareils approchaient par le nord, mais restaient hors de ma vue. Je crus reconnaître le balancement rythmé des pales d'hélicoptères, mais le son ne ressemblait pas au feulement des turbines des appareils de sa majesté. Ils étaient quatre qui franchirent la cime des arbres au ras des branches.

De l'hélicoptère, ils n'en avaient que le rotor. Pour le reste, ça ne ressemblait à rien. Les appareils firent un large cercle autour de moi ce qui me permit de les détailler. Les pilotes à l'air libre n'étaient, à l'exception d'un, protégés par aucun carénage. Si plusieurs de ces aéronefs présentaient un siège pour un éventuel passager, il n'y avait qu'une seule personne à bord. Un moteur dans le dos du pilote semblait animer une hélice propulsive. Ces engins hétéroclites ne me paraissaient pas avoir une existence officielle. Je pus admirer au passage leur atterrissage presque sur place dans une formation parfaite à une distance prudente.

J'attendais ce qui allait se passer, au moins autant qu'ils attendaient mes réactions. C'était bien ma veine, j'étais tombé sur la rébellion. Je ne donnais pas cher de ma vie dès le moment qu'ils auraient percé à jour mes origines étrangères et aristocratiques. Je mis mes mains bien en vue en me relevant devant l'épave de mon appareil. Quand on est dans une telle situation d'infériorité et de dépendance, on ne fait pas trop le fier.

Un des pilotes descendit de son engin et se dirigea lentement vers moi. Je mis un moment à réagir, mais à sa démarche, malgré la combinaison noire qui la sanglait, il était évident qu'il s'agissait d'une jeune femme.

- C'était Grand-Mère ?
- Non... non, ce n'était pas ta grand-mère. C'était une très jeune femme. Une jeune fille même. Quinze, seize ans, pas plus. Et pas grande avec ça. Mais un pas décidé.

Je m'étais attendu à rencontrer des gens armés, mais de toute évidence, elle ne tenait ni ne portait aucun objet qui puisse laisser imaginer une quelconque agressivité. Elle s'est arrêtée à quelques mètres de là et s'est adressée à moi en français. Autant dire en hébreu. Le ton sarcastique ne m'a pourtant pas échappé. Quand elle me fit signe de la suivre, je n'ai opposé aucune résistance.

L'accueil des autres pilotes fut aussi chaleureux que caustique. L'un des pilotes portait une tenue qui bien que non réglementaire et plutôt usée émanait de l'armée régulière. Dans un anglais parfait il m'affranchit sans quitter son ironique sourire.

Ils m'avaient vu franchir une crête quelque milles au nord et se doutant de ma situation irrégulière ainsi que de mon peu d'autonomie en carburant, ils s'étaient mis à ma recherche dès le lever du jour. Pour l'heure, il fallait que je suive Césarine pendant qu'ils s'occupaient de démonter mon avion afin de pouvoir le dissimuler avant qu'une expédition officielle ne vienne y mettre son nez. C'était le prix de ma sécurité.

Les français ont une notion toute particulière de la sécurité. Je me suis assis sur le siège en toile du petit appareil et bien que je l'ai vu atterrir, je doutait fort que l'engin allait redécoller. En fait, j'aurais préféré. Césarine, puisque c'est ainsi qu'elle s'appelait, s'est assise près de moi et a lancé le moteur. La carcasse vibrait à la limite de la rupture, puis le rotor s'est animé. Ca donne une espèce de miaulement qui participe du sentiment d'insécurité. Puis elle a mis les gaz à fond et nous nous sommes retrouvés en l'air, presque sans avoir roulé.

Le pire était à venir. Nous avons refait en sens inverse le chemin que j'avais effectué depuis l'aube. A la différence près que le terme de « rase-mottes » (en français dans le texte), elle le prenait à la lettre. J'ai bien essayé de lui expliquer qu'il fallait conserver une distance de sécurité avec le relief, mais comme elle ne comprenait pas un mot d'anglais et que le

vacarme interdisait toute communication elle continua d'ébrancher les châtaigniers avec le train d'atterrissage.

Je me suis alors mis en tête de lui expliquer avec force gestes qu'elle prenait beaucoup de risques et qu'en cas de problème moteur ou de panne d'essence, elle n'aurait pas d'autre ressource que de s'écraser au milieu de la végétation. Ce qui m'inquiétait surtout, c'est que j'avais toutes les chances de m'écraser avec elle.

La réponse fut immédiate. Elle coupa le contact, et l'appareil s'enfonça entre les arbres pour se poser sur un petit carré d'herbe que je n'avais pas remarqué. Sans plus attendre, elle déboucla sa ceinture et me laissa sans jambes sur le siège de l'appareil.

4

L'endroit semblait désert. Pas comme dans la carrière, bien sûr, tout montrait au contraire qu'il régnait ici une vie intense, et cela depuis des siècles. Les bâtiments de schistes dont certains construits à pierres sèches donnaient même au lieu une chaleur et une humanité que je n'avais connu nulle part ailleurs. Divers engins d'exploitation ou de transport faisaient référence à un passé beaucoup plus récent, mais tous, comme l'autogire, sur lequel j'étais encore assis, étaient marqués de la griffe de l'artisanat post-industriel.

Pourtant, dans cet univers familier autant qu'étrange, je ne percevais pas âme qui vive. C'était un manque de perspicacité de ma part. Derrière chaque fenestrou, une paire d'yeux scrutait chacun de mes mouvements, chacune de mes réactions. Je réalisai soudain que j'étais en terre rebelle et qu'ils me testaient pour savoir de quel bord j'étais.

Plus près de moi, se tenait un individu d'une cinquantaine d'années. L'homme était grand et plutôt mince, à l'exception d'une petite bedaine qu'il exhibait de façon ostentatoire. Le corps couturé de cicatrices, il semblait vissé sur la poutre contre laquelle il s'appuyait tellement il était immobile. Les cheveux courts, le visage décidé, il me faisait l'effet d'une brute qui m'abattrait froidement au premier geste suspect.

Sans doute avais-je passé avec succès les épreuves de l'examen, c'est à dire que je n'avais rien fait, car tout à coup le lieu s'anima. L'homme se désolidarisa de sa poutre et se dirigea vers moi avec une débauche de

gestes et de paroles auxquelles je ne comprenais rien. Il avait une démarche bizarre, un peu comme on pourrait avoir en sortant d'une machine à laver, à condition d'avoir mis le cycle « essorage renforcé ».

En peu de temps, sans même comprendre ce qu'on attendait de moi, je me suis retrouvé devant une table garnie de victuailles diverses. Sûrement était-ce une nouvelle épreuve car l'ensemble ne me paraissait pas comestible, du moins pas en l'état. Comme il fallait en sortir, comprenant que l'acceptation du don de nourriture est une phase essentielle, je jetais mon dévolu sur la seule denrée que j'ai pu identifier : une pomme.

- Une pomme non préparée ?
- Brute, comme elle pousse sur l'arbre, avec la peau, la queue et tout...

Ce n'est qu'à ce moment que l'assistance s'est déridée. Au son des voix, j'ai réalisé que j'étais surtout entouré de femmes et de jeunes filles. Mon pilote avait disparu, et je sais un peu pourquoi aujourd'hui. Le seul homme de l'assistance était celui qui avait assisté à ma descente de l'engin et qui m'avait conduit là.

- Et Grand-Mère ?
- Oui... elle était là... je crois que c'était la seule qui ne disait rien.. pour une fois...

Au bout de la table, une jeune fille à la bouille ronde me dévorait des yeux sans un mot. Je lui souris et elle me rendit mon sourire, ce qui ne fut pas tout à fait du goût de mon guide dont je devinais sans peine que c'était la fille. Puis on me montra mes appartements... une toute petite pièce aux murs blancs mal crépis avec un lit, une armoire sans style et dans un coin, un lavabo. Auraient-ils refermé la porte à clef que j'aurais dit que c'était ma cellule. Ne sachant ni trop quoi faire ni trop où aller, je me suis étendu sur le lit tout habillé et je me suis endormi.

5

C'est Fabien qui m'a réveillé. Celui qui portait une tenue de l'armée régulière. De toute la communauté, c'était le seul qui parlait notre langue. Enfin, le seul qui acceptait de le faire. J'appris ainsi que ma disparition avait été signalée et les autorités ne savaient pas trop si j'avais déserté le monde civilisé ou si j'étais retenu contre mon gré.

Je devenais du coup un interlocuteur. La communauté était assez importante, et autour d'une famille plutôt originale gravitait une foule d'amis dont la survie était intimement liée. Hormis leur façon de se déplacer par les airs et leur nourriture vraiment sommaire (pas si désagréable à l'usage mais franchement sommaire), ces français avaient une conception très particulière de l'hygiène et de la pudeur. C'est sûrement ce qui a conduit à ce que tu sois là aujourd'hui.

- C'est comme ça que tu as connu Grand-Mère ?
- Oui, si on veut...

Pour eux, pas question de passer une journée sans se mettre longuement sous la douche, se savonner, se frictionner. Après s'y être habitué, cette manie ne serait pas trop désagréable, mais leurs installations collectives sont pour le moins une atteinte à la morale et au bon sens.

Fabien m'avait fourni des vêtements propres, un peu rudimentaires et de quoi me laver, puis il m'avait abandonné à la porte de la douche. Malgré mes recherches, je n'ai pu trouver aucun moyen de verrouiller la porte. Ce qui devait advenir est inévitablement arrivé et moins de dix minutes plus tard, alors que j'étais couvert de savon, quelqu'un poussait la porte. Et qui plus est, une jeune femme.

- Grand-Mère ?
- ...oui, ta grand-mère.... Elle ne devait guère avoir plus de vingt-cinq ans...

Elle m'a salué tout en se déshabillant, puis, malgré mes protestations véhémentes, elle s'est mise nue et s'est installée près de moi sous l'eau tiède qui coulait, en déversant des flots de paroles que je ne comprenais pas. J'étais horriblement gêné, mais elle ne semblait pas se soucier de l'état vestimentaire dans lequel nous nous trouvions l'un et l'autre. Elle a pris son savon et s'est mise à me frotter le dos avec un naturel déconcertant.

L'autre jeune fille que nous avons croisée en sortant et qui se dévêtait pour prendre son tour n'a pas paru surprise de nous trouver là et s'est contentée de nous saluer avec son accent chantant du sud. Les français sont surprenant, mais cela n'est rien en regard des françaises.

La journée s'est passée sans grandes surprises. Ici, chacun savait ce qu'il avait à faire et on ne perdait pas de temps en paroles inutiles. L'Ancêtre semblait donner un sens à toute cette communauté, et sa femme gérait

l'ordinaire avec une détermination exemplaire. De toute évidence, seule Emilie perdait du temps ce jour là et ne manquait pas une occasion de me rencontrer.

Le soir venu, je n'avais toujours rien fait, mais la fatigue de ceux qui avaient passé leur journée au travail devait être communicative. Je n'avais même pas eu le droit de participer au démontage et au transport de mon avion, mais je me suis écroulé sur le lit comme une souche sans même penser à me dévêtir.

Quand dans la nuit je me suis réveillé, j'étais pourtant nu sous les draps et je sentais contre moi le corps tout chaud de...

- Grand-Mère ?
- Oui... enfin, de celle qui allait devenir ta grand-mère...

Cependant, son père ne l'entendait pas de cette oreille. C'est lui qui m'a sorti du lit au matin en hurlant et en gesticulant. Les coups pleuvaient de partout et sans l'intervention de l'Ancêtre, je crois bien qu'il m'aurait tué. Rien à voir cependant avec ce qui m'aurait attendu si mon propre père s'était trouvé dans la même situation. Tout n'était que colère et spontanéité. Pas une once de méchanceté ou de vexation.

Ces Français sont vraiment surprenants. Passé cet épisode violent, j'ai vécu près d'eux un peu plus de six mois. J'ai fini par m'habituer à leurs pratiques saugrenues, quoique je n'aie pas été mécontent lors de mon retour en Angleterre de retrouver des mœurs plus civilisées.

Mon idylle a finalement été admise par tous et quand Fabien, qui visiblement avait gardé des contacts avec les sphères officielles françaises, a négocié mon retour, il a précisé que l'avion transporterait deux passagers, officiellement mariés selon la loi Européenne.